

Alex Vizorek

UN BELGE À PARIS

Sur scène et en radio, en Belgique comme en France, en tant que chroniqueur et humoriste, l'hyperactif Alex Vizorek se démultiplie pour le plus grand bonheur d'un auditoire toujours plus large. A 35 ans, ce Bruxellois qui réussit à Paris se verrait bien conquérir la Flandre. Ancien élève du Cours Florent, il ne se refuserait pas à un petit tour sur les planches, voire à une expérience dans le 7^e Art. Un appétit gargantuesque nourri par une grande détermination : « Mon métier occupe une grande part de ma vie », avoue-t-il. Comme en écho à ce que disait autrefois Jacques Brel : « Le talent, c'est essentiellement du travail, de la sueur ».

IL TRAVAILLE TRÈS SÉRIEUSEMENT À NOUS FAIRE RIRE

Il a le regard sombre mais c'est pour mieux nous amuser. Attention, la plume d'Alex Vizorek est parfois trempée dans une substance irritante... En tout cas pour les puissants.

PHOTOS DANNY GYS





UNE INTERVIEW CLASH

Il nous avait fixé rendez-vous à Bruxelles, dans un café qu'il fréquentait quand il était adolescent. Ce devait être une interview classique mais...

Sur parismatch.be, cette semaine, vous avez découvert avec stupeur une face inédite d'Alex Vizorek. Condescendant au possible, regardant plus son portable que votre serviteur, l'humoriste belge se moquait ouvertement de ce « Bruxelles-Match » dont il disait n'avoir rien à faire. Il s'offusquait de ce qu'on puisse le prendre pour un snob et il avouait, par ces temps de Publifin et autres Publipart qui déshonorent la classe politique belge, une certaine tendance à utiliser son art pour capter les finances du service public, en France comme en Belgique! Cette interview dérangeante était partie en vrille dès la première question quand nous lui demandions: « L'art est le plus beau des mensonges », il paraît que vous aimez bien cette citation de Debussy, nous espérons que vous nous direz toute la vérité... » Réponse de l'intéressé: « Pourquoi, vous êtes flic? (...) Je ne dis pas cela contre vous mais c'est parce que, parfois, les journalistes n'ont pas bossé... » La suite était du même tonneau. Avons-nous posé des questions trop critiques à cet artiste? Ou, au contraire, est-ce Vizorek qui se la pète un peu? Si vous ne l'avez pas encore vu, regardez ce document sur parismatch.be. Un avertissement cependant, avant de vous faire une opinion définitive: tout ce qui se trouve dans cette vidéo est faux. Il s'agit d'un sketch improvisé témoignant du grand talent de comédien d'Alex Vizorek, lequel, rappelons-le, a suivi le Cours Florent à Paris. On a bien ri et puis on a fait la vraie interview. Celle qui se trouve dans les pages de ce Paris Match Belgique!



« FAIRE RIRE LES FLAMANDS, CE SERAIT UN BEAU DÉFI PATRIOTIQUE »

MICHEL BOUFFIOUX S'ENTRETIENT AVEC ALEX VIZOREK

Paris Match. Vous nous avez fixé rendez-vous « Chez Richard », un café situé dans le quartier huppé du Sablon à Bruxelles. Votre réussite parisienne vous aurait-elle rendu snob ?

Alex Vizorek. Pas du tout ! Simple-ment, j'aime revenir dans cet établissement. Il y a vingt ans que je me suis assis ici pour la première fois pour prendre un café, tôt le matin, avant d'aller en classe. J'avais 15 ans. Je fréquentais le Lycée Dachsbeck qui se trouve à deux rues. A partir de la 4^e primaire, jusqu'à la fin de mes humanités, j'ai bénéficié de l'enseignement de la Ville de Bruxelles. Et, à l'époque, je n'avais pas le sentiment de fréquenter un quartier snob. Si vous marchez 50 mètres, vous vous retrouvez très vite rue Haute, rue Blaes. Autrefois, c'étaient des rues populaires. Les bourgeois n'y allaient pas ! Vous allez un peu plus bas, vous arrivez au Palais du Midi et là, ce n'est toujours pas snob ! Franchement, le Bruxelles que j'aime, celui que j'ai connu, est d'une grande mixité sociale. Et puis gardons les proportions. Ce n'est pas se la péter que de s'offrir un café dans ce quartier devenu chic. Le vrai snobisme, ce serait de s'acheter un appartement avec vue sur le Sablon. **Mais ça, c'est impayable...**

Je suis désolé de constater que ce l'est encore pour moi !

Comme l'indique le titre de votre spectacle, vous avez la prétention d'être une « œuvre d'art ». Le choix de ce quartier n'est donc pas illogique...

C'est en effet un quartier d'artistes, de galeries d'art. Mais aussi de bijoutiers et de chocolatiers. Et c'est surtout un quartier profondément bruxellois. **Ce qui correspond à votre identité ?**

Oui, carrément. Je me sens en osmose avec les vrais « brusseleirs ». Si vous allez vers la Grand-Place et la Vieille Halle aux Blés, vous pouvez encore les rencontrer. Ils sont tellement bilingues que, généralement, ils ne parlent pas très bien les deux langues. Eddy Merckx, par exemple, vous ne pouvez pas très bien déterminer ce qu'est sa langue mater-

nelle, tellement il baragouine bien le français et le flamand. Les Bruxellois sont des gens qui se sentent profondément Belges. Ils sont peut-être les derniers Belges. Ils ne savent pas très bien s'ils sont d'un côté ou de l'autre.

On fait la suite de l'interview en flamand ?

Je pourrais vous répondre en flamand mais, rassurez-moi : vous considérez tout de même que ma langue maternelle est le français ? Sinon, j'ai un vrai problème !

Oui, oui, ça va ! Donc, vous disiez que vous vous sentez très belge ?

Oui et, somme toute, c'est normal puisqu'une de mes grand-mères est originaire de Mons et l'autre d'Anvers. Toutes les deux ont abouti à Bruxelles et elles ont fait des enfants. Je suis l'un des fruits de toute cette histoire.

« LES VIZOREK, À L'ORIGINE, CE SONT DES MINEURS VENUS DE POLOGNE. ILS ONT DE LA RÉSISTANCE. MON ARRIÈRE-GRAND-PÈRE A TRAVAILLÉ DANS LES CHARBONNAGES À PÂTURAGES »

Un artiste belge « accompli » ne devrait-il pas aussi se produire en Flandre ?

Mais vous ne croyez pas si bien dire ! J'aimerais faire rire en flamand ! Mais il faut comprendre que l'humour, c'est très sérieux. Un vrai boulot. Il faut que je lise la presse du nord du pays, que je teste le public flamand pour voir à quel moment je le ferais rire et à quel moment je pourrais être pris pour un tordu ! En d'autres termes, il faut mettre les mains dans le cambouis. Cela demande un temps de préparation dont je ne dispose pas pour l'instant. Mais c'est tout à fait clair, j'aimerais marcher sur les pas d'un Bert Kruismans qui sait se partager entre les deux communautés. Faire rire les Flamands, ce

serait un beau défi patriotique pour un francophone.

Là où vous en êtes dans votre carrière, vous ne rêvez pas plutôt de grandir en France ?

Si... Aussi ! Et c'est bien pour cela que je reste à Paris. Je ne me considère pas comme une grosse star. Si j'abandonne maintenant, je ne manquerai personne. Dans quatre ou cinq ans, ce sera peut-être différent. Je me le souhaite ! A ce moment-là, si je passe à autre chose, les Français diront peut-être que j'ai le droit de me reposer et ils attendront mon retour. (Il rigole). Mais là, je considère que j'en suis encore à convaincre que j'existe.

Struggle for life ?

C'est une sorte de campagne électorale, oui. Et parfois, on bénéficie du succès des autres : c'est super quand des gens atterrissent dans un de mes spectacles à Paris parce qu'il n'y a plus de place pour celui de Gaspard Proust.

Une « campagne électorale » pour arriver où ?

Le rêve, c'est de rester. C'est de faire revenir les gens au spectacle suivant parce que vous les avez convaincus que vous êtes talentueux.

Rester humoriste. Seulement ? Vous avez fait le Cours Florent... N'était-ce pas parce que vous aviez l'ambition d'être comédien ?

Comédien, je l'ai été un petit peu. J'ai constaté que c'est un métier où l'on attend beaucoup. Dans ce métier-ci, je suis plus dans l'action. Quasi quotidiennement, j'ai le plaisir de défendre moi-même ce que j'ai créé. Cela fait du bien à mon petit ego. Le choix de faire de l'humour me correspond profondément. Je ne l'ai pas posé pour aller vers le cinéma ou le théâtre. Maintenant, si on me propose quelque chose, je serai ravi parce que j'aime relever des défis. Et puis, Monsieur, sachez que j'ai fait du cinéma ! Récemment, j'ai tourné quatre jours avec Harvey Keitel et je dois vous concéder que quand j'ai vécu cela, j'étais comme un enfant. Cela dit, s'il devait

être question de partir trois mois sur un tournage, j'y réfléchirais avant.

Puisque nous sommes dans un quartier d'antiquaires, permettez-moi de vous demander ceci : dans le milieu « people » français que vous côtoyez, ne craignez-vous pas de devenir un jour, et peut-être plus vite que prévu, une « antiquité » ?

C'est une possibilité, oui ! D'ailleurs, je le dis parfois moi-même : je commence déjà à devenir un peu ringard... Et je suis à l'aise avec cela. Il faut relativiser. C'est un peu comme le regard que l'on pose sur les œuvres d'art. On est en pleine subjectivité ! Par exemple, à Paris, les gens qui me découvrent, ils trouvent que ce que je fais est très contemporain, très nouveau, très tout ce que vous voulez. Mais ceux qui me connaissent depuis cinq ou six ans me disent que je dois me renouveler. En bref, il faudra vraiment que je travaille sur un nouveau spectacle.

On vous voit moins en Belgique, ce n'est pas dommage ?

A l'inverse, je crois que ce qui pose parfois problème, c'est l'omniprésence. C'est un choix de me contenter d'un « café serré » dans « Matin Première », le vendredi. Je suis aussi présent deux fois par jour sur France Inter, le matin dans le 7/9 et l'après-midi sur la même chaîne de radio, avec Charline Vanhoenacker, dans « Si tu écoutes, j'annule tout ». Cela me suffit. Avec Charline, on ne fait que monter en audience depuis trois ans. Et cela ne m'empêche pas d'encore me produire sur scène en Belgique.

Et si un jour, vous aviez le sentiment de tourner en rond ?

Je ne l'exclus pas. Un jour, je pourrais me répéter, voire lasser. C'est une vraie angoisse. Je cours les spectacles pour observer mes collègues, analyser ce qu'ils font. Je regarde de Warzée, Canteloup. Dès que j'ai le temps, j'essaie de voir des chroniqueurs à gauche et à droite pour observer comment ils se renouvellent, découvrir les petits nouveaux, comme ce Haroun qui se produit en ce moment au Théâtre de la République à Paris : il est vachement bon ! Je me dis qu'en étant en première ligne de ce qui se fait, je serai moins vite dépassé.

Vous êtes stressé ?

Le mot me semblerait galvaudé. Je le serais bien plus si je devais me rendre tous les matins à l'usine ou au bureau.

Vous êtes un privilégié ?

Large-ment ! Je suis quand même payé pour faire des blagues ! Qui peut

rêver d'un plus beau métier ? Parfois, d'ailleurs, c'est difficile à expliquer. Surtout aux enfants. « Qu'est-ce qu'il fait Tonton ? » « Ah Tonton ? Il fait des blagues... » En en plus, il gagne bien sa vie !

Guy Bierenbaum, un chroniqueur radio français, a publié un livre racontant comment il s'est consumé, à force d'être sur le pont... Vous ne craignez pas l'épuisement ?

Le burn out ne me guette pas trop ! Les Vizorek, à l'origine, ce sont des mineurs venus de Pologne. Ils ont de la résistance. Mon arrière-grand-père a travaillé dans les charbonnages à Pâturages. **C'est une fierté ?**

C'est un fait signifiant. Bien sûr que ce n'est pas anodin. Dernièrement, il y avait 800 personnes qui m'applaudissaient au Théâtre de Mons. J'étais ému. J'ai rendu hommage à mon arrière-grand-père. Quand je me mets en lien avec les origines de ma famille, je me dis que je n'ai vraiment pas à me plaindre. Ce que je suis en train de vivre, c'est génial.

Cette histoire familiale est donc importante à vos yeux ?

Bien entendu. En même temps, je ne veux pas faire du Zola. J'ai aussi un grand-père qui a réussi dans le commerce de la chaussure. Franchement, je n'ai pas eu une enfance difficile. Il y a un sens de la réussite dans les deux branches de la famille, mais ce n'est pas plus un étendard qu'un fardeau. C'est quelque chose que l'on porte en nous quelque part.

On vous a laissé devenir un saltimbanque sans essayer de vous décourager ?

Mon père a été chanteur, il comprenait ce rêve. Ma mère y croyait moins. Comme j'ai bien réussi mes études, elle trouvait plus malin que j'aille me casser les dents, quitte à revenir ensuite à une vie plus « normale ». Elle avait bien sûr raison : il faut essayer de vivre ses rêves pour ne jamais avoir de regrets.

Cela vous a pris comment ?

A Dachsbeck, il y avait un cours de diction. La prof de français proposait aux « bons élèves » de jouer des pièces de théâtre. Prévert, Maurice Carême...



A 14 ans, j'ai joué pour la première fois pendant un mois à la Balsamine dans « Nature morte » (une pièce écrite et mise en scène par Martine Wijckaert). J'ai découvert les applaudissements, le plaisir d'un boulot qui donne le sentiment de ne pas travailler. A 18 ans, c'était trop tôt pour me lancer, je ne voyais pas ce que j'allais faire à Paris tout seul. A 23 ans, avec deux diplômes universitaires en poche, c'était envisageable.

Que vous êtes-vous dit en montant dans le train pour Paris ?

« Je vais me cultiver. Au pire, je vais rencontrer des gens différents. » Quoiqu'il arrive, j'en retirerai un enrichissement personnel.

N'y-a-t-il pas une contradiction entre le côté « rebelle » de vos chroniques et ce parcours assez sage ?

J'ai toujours été assez sage ! Quand je vois des artistes faisant la fête, se défonceant, etc., je me demande parfois si je fais le même (Suite page 70)

Il le dit lui-même : « J'ai toujours été sage ». C'est vrai qu'on lui donnerait le bon Dieu sans confession... Mais attention, qui s'y frotte s'y pique !

métier! Bon, je vais parfois me coucher tard mais, en même temps, je suis discipliné. Je me lève tôt et je n'ai jamais raté une chronique radio! Je suis un gars qui arrive à l'heure.

Croyez-vous être quelqu'un de subversif?

J'essaie toujours d'être du côté des gens, d'être un relai pour les citoyens qui voudraient interpeller les puissants. En même temps, je rends service à ces derniers, car je leur délivre des messages sur l'image qu'ils renvoient, sur leurs contradictions, voire leurs insuffisances.

Quelque part, vous faites de la politique?

Un hebdo a dit que les humoristes et les chroniqueurs étaient les nouveaux leaders d'opinion. J'exprime un doute. Il manque de vrais éditorialistes dans le paysage médiatique belge. Et c'est encore plus vrai du côté francophone que néerlandophone. Des journalistes qui ont un avis, qui disent ce qu'ils pensent, c'est important pour faire progresser le débat. En Belgique, on fait plutôt dire des choses à l'interviewé, sans exprimer d'avis.

Oui, un peu comme ce qu'on est en train de faire?

Ah oui, tiens!

Vous êtes de gauche?

De par ce qu'il est, un artiste est plus facilement de gauche. Mais être de gauche, cela ne veut pas dire être militant du PS ou du PTB. C'est une sensibilité qui fait que, quand la droite est trop antisociale, on y va au bazooka. Et que c'est le même traitement quand la gauche n'est pas de gauche. Voire plus encore quand la gauche pique dans la caisse. Alors là, c'est la double peine! En plus, il faut rendre cela drôle. A la réflexion, c'est vrai que mon métier n'est pas marrant tous les jours!

Vous travaillez pour plusieurs médias et dans plusieurs villes et, sans doute, plus de 35 heures par semaines. Ne seriez-vous pas l'antithèse de Pénélope Fillon?

Je vous le confirme: je suis payé pour travailler. Comme les gens normaux, en somme. Je voudrais en profiter pour glisser quelques mots sur l'importance cruciale du statut d'artiste qui est adapté à ce métier de baroudeur dont les lendemains ne sont jamais écrits. Quand j'ai commencé, il y avait des jours avec et des jours sans travail. J'ai eu la chance de bénéficier de ces allocations qui m'ont permis de continuer jusqu'à ce qu'elles ne soient plus nécessaires. D'ailleurs, après deux ou trois ans, j'en ai remboursé une partie! Pour Pénélope, elle avait un salaire fixe. Moi,

même aujourd'hui encore, je ne vis que de contrats à durée déterminée. Ma plus longue embauche, c'est pour 10 mois. De septembre à juin sur France Inter. Contrat renouvelable. Ou pas.

Vous ne savez donc pas de quoi demain sera fait?

Ah non! Et surtout pas en cette période de campagne présidentielle. Si Marine Le Pen passe et qu'elle met Patrick Buisson à la tête de France Inter, est-ce qu'il voudra de Charline et de moi? Est-ce que nous voudrions continuer dans un tel contexte?

Ne souffrez-vous pas d'un peu trop de concurrence belge à Paris?

Vous voulez parler de ce salopard de Guillermo Guiz? J'ai mis un contrat sur sa tête. Mais je ne sais pas où sont partis les Albanais. Ils ont pris mon pognon mais lui, il est toujours là. En plus, en Belgique, il est sur la même tranche que moi, ce con! Surtout, il est bon! Il faudrait pas que les gens le trouvent meilleur que moi. Soit. Je ne m'inquiète pas trop: à Paris, il y a quand même 10 millions de personnes. Alors, si moi j'en attire 300 dans ma salle, il en reste encore beaucoup pour Guillermo et les autres. La vraie concurrence pour les artistes, c'est PSG-Barcelone ou une bonne émission de télé. Si quelqu'un va au spectacle et trouve cela bien, il ira en voir d'autres.

« SI LE PEN DEVIENT PRÉSIDENTE? JE POURRAIS BIEN REVENIR AU PAYS »

Pour moins vous partager entre Paris et Bruxelles, vous pourriez demander conseil à Mélenchon qui s'est récemment lancé dans le spectacle holographique?

Figurez-vous que je me suis posé des questions par rapport à cela. J'aime bien le spectacle vivant, mais maintenant, il est plausible de faire une représentation à Paris tandis que mon hologramme serait à Bruxelles. Le cas échéant, je trouve que les gens dans la salle de Bruxelles devraient payer trois fois moins.

Qui dit que votre hologramme n'attirerait pas plus de monde que vous?

Ce serait drôle! Cela aurait pu arriver à Mélenchon. Dans ces développements technologiques, je vois aussi d'autres pistes qu'un simple dédoublement de ma personne. J'imaginerais bien un spectacle convoquant des per-

sonnages illustres comme Victor Hugo ou Emile Zola! Ils auraient bien des choses à nous dire, non?

Si c'est Marine Le Pen qui passe, l'hologramme ne sera peut-être plus nécessaire pour le « travailleur étranger » Vizorek?

Le Pen élue? J'ai la triste impression que si ce n'est pas cette fois-ci, ce sera la suivante... L'élection récente de Trump renforce cette crainte. C'est un peu comme si les gens voulaient dire à leurs dirigeants actuels: « On en a marre, vous nous avez déçus et on va faire exprès de vous décevoir en retour ». Cela ne veut pas dire que les gens apprécient de tels personnages. Mais ils sont tellement déçus qu'ils en arrivent à voter contre eux-mêmes.

En Belgique, des affaires comme Publifin accentuent ce sentiment de rejet de la politique?

En Belgique, ce ne sont pas les mêmes qui profitent de cette aversion. J'ai tendance à être moins angoissé par la montée de l'extrême-gauche. Mais c'est un choix un peu anarchique. Je ne suis pas certain que cela fasse mieux tourner le pays.

De gauche certes, mais plutôt la gauche caviar?

Cela ne me déplaît pas de dire que j'appartiens à la gauche caviar. N'est-ce pas la gauche qui n'a pas besoin d'être de gauche mais qui l'est quand même? **Comment cela?**

En défendant une juste redistribution des richesses, je manifeste mon souhait de donner plus que ce que je recevrai. Simplement parce que je trouve cela juste.

C'est un peu comme les non-croyants qui font le bien par principe, non pas dans l'espoir d'aller au paradis?

C'est cette idée-là, oui. La solidarité par principe. Pas pour en bénéficier ou aller au paradis.

Vous n'avez pas vraiment répondu. Que faites-vous si Le Pen devient présidente?

Si Le Pen devient présidente? Je pourrais bien revenir au pays. C'est aussi la réflexion que s'est faite ma complice sur France Inter, Charline Vanhoenacker. Elle l'a d'ailleurs exprimée dans « L'émission politique » de France 2 qui recevait... Marine Le Pen.

Cela sent quand même pas mal les années 30, vous ne trouvez pas?

Je n'ai pas vécu les années 30.

Non, mais vous avez lu des livres d'histoire?

Ce qui m'attriste le plus, c'est la bêtise raciste! C'est une réaction que je ne comprends pas. Quand j'ai fait mes études, il y avait des noirs, des blancs, des jaunes. Il y avait des arabes et des juifs. On se charriait parfois mais sans aucune hiérarchie. Je ne pige vraiment pas le racisme.

N'est-ce pas fascinant, en ce moment, de constater les errements de mandataires politiques qui semblent vouloir creuser leur propre tombe?

Je suis assez d'accord avec ce constat. L'apogée de la « démarche » étant d'évidence la campagne d'un François Fillon qui part de l'idée de « Monsieur propre » pour terminer par « Je maintiendrai ma candidature si je suis mis en examen ».

Vous votez pour qui?

Très honnêtement, j'ai déjà voté pour quasi tout le monde! Mais je trouve que je ne devrais plus voter. Je les connais trop ces politiques, je me retrouve trop souvent assis à côté d'eux. Pour finir, je risque de voter pour mes bons clients, ceux qui sont sympas avec les artistes de mon genre! Tout le monde vote pour ses intérêts, non? D'où aussi ma tendance à militer pour des idées plutôt que pour des gens. C'est d'ailleurs ce qui me fait horreur dans la présidentielle française: c'est très personnalisé. Par exemple, Macron, il a une tête sympathique. Mais a-t-il aussi des idées?

C'est mieux en Belgique?

C'est tout de même un peu moins personnalisé, ce qui conduit à voter pour des courants de pensée. Ensuite, les partis « frouchèlent » un peu entre eux pour se partager les postes, ce qui revient à dire que vous avez toujours un peu de vos idées au pouvoir et inversement.

Votre génération d'humoristes est-elle plus irrévérencieuse que la précédente?

En Belgique, sans doute. Quoique Pirette, parfois caché sous des costumes plus guignols que nous, a fait le « taf ». Mais cela évolue avec la société. En France, on ne doit pas remonter à Daumier. Cabus, Cavanna, Desproges, pour ne citer qu'eux, étaient déjà très subversifs.

Un modèle?

Tous! Prochainement, je vais avoir la chance de participer à une émission qui rendra hommage à Jean Yanne, voilà quelqu'un qui savait faire rire et aussi réfléchir.

Et qui est mort « abandonné du métier »...

Oui, c'est un phénomène qui existe et dont je vous parle librement, moi qui ne



me sens pas encore tout à fait « adopté » par le métier. Dans le monde des médias, il y a en effet des gens qui « ont la carte », des jeunes qui montent, des gens qui sont à la mode et puis d'autres qui ne le sont plus, qui n'ont plus la parole... Alors que souvent, ceux-là, ils ont beaucoup de choses à nous dire! C'est très fluctuant parce qu'à tout moment, vous pouvez repasser « hype ». Par exemple, dans notre émission de France Inter, on vient de faire des pieds et des mains pour avoir Luis Rego, alors qu'on ne parlait plus de lui depuis dix ans. Je n'aime pas ce phénomène. C'est même contreproductif. Récemment, on a eu Isabelle Aubret

pour la sortie d'un nouvel album. Elle nous a parlé de son père syndicaliste, c'était un témoignage formidable. Il y a des moments où c'est moins votre tour mais cela n'empêche pas de vivre, de faire des spectacles. Evidemment, il y en a qui poussent leur tour jusqu'à très loin. Un Luchini, par exemple, c'est lui qui décide quand il va faire le « 20 heures » sur France 2.

Dans cet entretien, vous nous avez dit toute la vérité?

Vous êtes flic ou quoi? ■

« J'aime bien le spectacle vivant, mais maintenant, il est plausible de faire une représentation à Paris tandis que mon hologramme serait à Bruxelles. Le cas échéant, je trouve que les gens dans la salle de Bruxelles devraient payer trois fois moins. »

« JE PISSE COMME JE PLEURE SUR LA RÉGIONALISATION »

Découvrez l'autre partie de cette interview d'Alex Vizorek sur parismatch.be où il déclare sa flamme à la Belgique: « Ce que je trouve pénible, c'est qu'il n'y a pas un courant de pensée qui s'impose en Belgique, une sorte d'intelligence qui nous ferait prendre de la hauteur, pour en finir avec cette volonté de vouloir diviser le pays. On a deux langues, deux cultures. On pourrait les enseigner à tout le monde, d'Arlon à Anvers. Avec des Flamands qui viendraient enseigner leur langue à Namur et des francophones qui s'installeraient dans le même dessein à Bruxelles. Je rêve de couples mixtes et, pour paraphraser Brel, je pisse comme je pleure sur la régionalisation, la fédéralisation, toutes ces frontières que l'on érige entre les gens. J'ai l'impression que cela va à l'encontre d'une vision humaniste du monde, que cela va à l'encontre d'une politique de la main tendue ».